

## CHAPITRE XLIX

### *Escaliers, 7*

Tout en haut de l'escalier.

À droite la porte de l'appartement que Gaspard Winckler occupait ; à gauche la cage de l'ascenseur ; au fond, la porte vitrée ouvrant sur le petit escalier qui conduit aux chambres de bonne. Un carreau cassé est remplacé par une page de *Déetective* sur laquelle on peut lire : « Cinq mineurs se relayaient nuit et jour pour satisfaire la directrice du camping », au-dessus d'une photographie de ladite, une femme d'une cinquantaine d'années, avec un chapeau à fleurs et un manteau blanc sous lequel il n'est pas interdit de supposer qu'elle est entièrement nue.

Au début, les deux étages de combles n'étaient occupés que par les domestiques. Ils n'avaient pas le droit d'emprunter le grand escalier ; ils devaient entrer et sortir par la porte de service à l'extrémité gauche de l'immeuble et prendre l'escalier de service qui aboutissait à chaque étage dans les cuisines ou dans les offices, et donnait, aux deux derniers étages, sur deux longs corridors qui desservaient les chambres et les mansardes. La porte vitrée en haut du grand escalier ne devait servir que dans les cas rarissimes où un maître ou une maîtresse aurait eu besoin d'aller dans la chambre de l'un des domestiques, par exemple pour « visiter ses hardes », c'est-à-dire vérifier qu'il n'emportait pas de petite cuiller en argent ou une paire de bougeoirs quand il était mis à la porte, ou pour faire porter à la vieille Victoire mourante une tasse de tisane ou l'extrême-onction.

Dès la fin de la guerre de Quatorze, cette règle sacrosainte que maîtres ni domestiques n'auraient songé à transgresser, commença à s'assouplir, principalement du fait que les chambres et les mansardes furent de moins en moins réservées à l'usage exclusif des serviteurs. L'exemple fut donné par Monsieur Hardy, un négociant marseillais en huile d'olive qui vivait au deuxième gauche, dans l'appartement que devaient plus tard occuper les Appenzzell, puis les Altamont. Il loua une de ses chambres de service à Henri Fresnel : Henri Fresnel était d'une certaine manière un domestique, puisqu'il était chef de cuisine dans le restaurant que Monsieur Hardy venait d'ouvrir à Paris pour démontrer la fraîcheur et l'excellence de ses produits (*À la Renommée de la Bouillabaisse*, 99, rue de Richelieu, à côté du *Restaurant du Grand U*, à l'époque célèbre rendez-vous d'hommes politiques et de journalistes), mais il — Monsieur Fresnel — ne servait pas dans la maison et c'est la conscience parfaitement tranquille qu'il emprunta pour descendre la porte vitrée et l'escalier des maîtres. Le second fut Valène : Monsieur Colomb, un vieil original, éditeur d'almansachs spécialisés (*L'Almanach du Turfiste*, *du Numismate*, *du Mélomane*, *de l'Ostréiculteur*, etc.), père du trapéziste Rodolphe qui triomphait alors au Nouveau-Cirque, et ami lointain des parents de Valène, lui loua pour quelques francs — souvent restitués sous forme d'une commande pour un almanach — sa chambre de service dont il n'avait que faire, Gervaise, sa gouvernante, dormant depuis longtemps déjà dans une des chambres de son appartement du troisième droite, sous les Echard. Et lorsque, quelques années plus tard, cette porte vitrée qui ne devait être ouverte qu'exceptionnellement, fut quotidiennement franchie par le jeune Bartlebooth qui montait chez Valène prendre sa leçon d'aquarelle, il ne devint apparemment plus possible de fonder de façon durable une appartenance à une classe sur la position de tel ou tel par rapport à cette porte vitrée, de même qu'à la

génération précédente, il était également devenu impossible de l'établir à partir de notions pourtant aussi fortement ancrées que celles de rez-de-chaussée, d'entresol, et d'étage noble.

Aujourd'hui, sur les vingt chambres initialement réservées à la domesticité de ce côté-ci de la façade, et primitivement numérotées en chiffres verts peints au pochoir de 11 à 30, vingt autres, de 1 à 10 et de 31 à 40 concernant les chambres donnant sur cour, de l'autre côté du couloir, il n'y en a plus que deux qui soient effectivement occupées par des domestiques en service dans la maison : la chambre n° 13, qui est celle de Smautf, et la 26, où dort le couple néerlando-para-guayien qui sert chez Hutting ; on peut y ajouter à la rigueur la 14, la chambre de Jane Sutton, qui la paye en allant faire deux heures de ménage chaque jour chez les Rorschash, ce qui correspond d'ailleurs à un loyer plutôt exorbitant pour une aussi petite chambre, et, à l'extrême limite, la 15, où vit Madame Orłowska qui fait parfois aussi des heures de ménage, mais généralement pas dans l'immeuble sauf exceptionnellement chez les Louvet ou les Marquiseaux, lorsque ses vacations de polonais et d'arabe au *Bulletin signalétique du C.N.R.S.* ne suffisent plus à la faire vivre avec son petit garçon. Les autres chambres et mansardes n'appartiennent même plus nécessairement aux propriétaires des appartements : le gérant en a racheté plusieurs et les loue comme « chambres individuelles » après y avoir fait mettre l'eau ; plusieurs personnes ont réuni entre elles deux ou plusieurs chambres, à commencer par Olivier Gratiolet, l'héritier des anciens propriétaires, et même, ont annexé, au mépris des règlements de copropriété et à coups d'astuces procédurières et de pots-de-vin, des portions de « parties communes », comme

Hutting qui s'est servi des anciens couloirs quand il a aménagé son grand atelier.

L'escalier de service ne sert plus guère que pour quelques livreurs et fournisseurs, et pour les ouvriers qui font des travaux dans l'immeuble. L'ascenseur — quand il marche — est utilisé librement par tous. Mais la porte vitrée reste la marque discrète et terriblement tenace d'une différence. Même s'il y a en haut des gens beaucoup plus riches qu'en bas, il n'empêche que du point de vue de ceux d'en bas, ceux d'en haut sont plutôt du côté des inférieurs : en l'occurrence, si ce ne sont pas des domestiques, ce sont des pauvres, des enfants (des *Jeunes*) ou des artistes pour qui la vie doit nécessairement avoir pour cadre ces chambres étroites où il n'y a place que pour le lit, un placard et une étagère à confitures pour les fins de mois difficiles. Il va de soi, bien sûr, que Hutting, peintre de renommée internationale, est beaucoup plus riche que les Altamont, et même il est certain que les Altamont sont flattés de recevoir chez eux Hutting et d'être ses invités dans son château de Dordogne ou dans son mas de Gattières, mais les Altamont ne manqueront jamais une occasion de rappeler qu'au XVII<sup>e</sup> siècle les peintres, les écrivains et les musiciens n'étaient que des valets spécialisés, comme au XIX<sup>e</sup> siècle encore les parfumeurs, coiffeurs, couturiers et restaurateurs, aujourd'hui promis non seulement à la fortune mais parfois à la célébrité ; encore peut-on concevoir qu'un couturier ou qu'un restaurateur puisse devenir, par son seul travail, un commerçant, voire même un industriel, mais les artistes ne pourront jamais ne pas être tributaires du besoin bourgeois.

Cette vision des choses, magnifiquement exposée en 1879 par Edmond About qui, dans un ouvrage intitulé *L'A.B.C. du travailleur*, calcula sans rire que lorsque Mademoiselle Patti (1843-1919) va chanter dans le salon d'un financier, elle produit en ouvrant la bouche

l'équivalent de quarante tonnes de fonte à cinquante francs les mille kilos, cette vision des choses n'est évidemment pas partagée avec la même intensité par tous les gens de l'immeuble. Pour les uns, elle est prétexte à récriminations et envies, manifestations de jalousie ou de dédain ; pour les autres, elle appartient à un folklore sans conséquences véritables. Mais pour les uns et pour les autres, et aussi bien d'ailleurs pour ceux du bas que pour ceux du haut, elle fonctionne en fin de compte comme un fait acquis : les Louvet, par exemple, disent des Plassaert « ils ont aménagé des chambres de bonne mais c'est quand même pas mal » ; les Plassaert de leur côté se sentent obligés de souligner le *charme fou* de leurs trois petites mansardes, et d'ajouter qu'ils les ont eues pour trois fois rien, et d'insinuer qu'ils ne pètent pas dans du faux Louis XV comme la mère Moreau, ce qui, en l'occurrence, est parfaitement faux. À peu près de la même façon, Hutting dira volontiers, comme pour s'excuser, qu'il était fatigué de l'espèce de hangar de luxe qu'il avait à la porte d'Orléans et qu'il rêvait d'un petit atelier tranquille dans un quartier calme ; par contre, le gérant, parlant de Morellet, dira « Morellet » et, parlant de Cinoc ou de Winckler, dira « Monsieur Cinoc » ou « Monsieur Winckler », et s'il arrive à Madame Marquiseaux de prendre l'ascenseur en même temps que Madame Orłowska, elle aura, peut-être malgré elle, un geste qui signifiera que c'est son ascenseur et qu'elle condescend à en partager un instant la jouissance avec quelqu'un qui, arrivé au sixième, aura encore deux étages à gravir à pied.

À deux reprises les gens du haut et les gens du bas sont entrés en conflit ouvert : une première fois lorsque Olivier Gratiolet a demandé à la copropriété de voter la prolongation du tapis aux septième et huitième étages, de l'autre côté de la porte vitrée. Il a eu l'appui du gérant, pour qui un tapis dans l'escalier représentait cent francs de

plus par mois et par chambre. Mais la majorité des copropriétaires, tout en déclarant l'opération légitime, a exigé qu'elle soit supportée par les propriétaires des deux derniers étages seulement, et pas par la copropriété tout entière. Cela ne faisait plus du tout l'affaire du gérant qui aurait presque dû payer le tapis à lui tout seul, et il s'arrangea pour enterrer l'affaire.

La deuxième fois, ce fut à propos de la distribution du courrier. La concierge actuelle, Madame Nochère, a beau être la meilleure femme du monde, elle n'en a pas moins des préjugés de classe, et la séparation marquée par la porte vitrée n'est absolument pas fictive pour elle : elle monte le courrier à ceux qui habitent en deçà de la porte ; les autres doivent aller le chercher à la loge : ce sont les instructions que Juste Gratiolet a données à Madame Araña, que Madame Araña a transmises à Madame Claveau qui les a elle-même transmises à Madame Nochère. Hutting, et avec plus de virulence encore les Plassaert, ont exigé l'abrogation de cette mesure discriminatoire et infamante, et la copropriété a été obligée de s'incliner pour ne pas avoir l'air d'entériner une pratique héritée du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais Madame Nochère a refusé net, et sommée par le gérant de distribuer le courrier à tous les étages sans distinction, elle a produit un certificat médical, délivré par le Docteur Dinteville lui-même, attestant que l'état de ses jambes lui interdisait de monter les étages à pied. Dans cette affaire, Madame Nochère agissait surtout par haine des Plassaert et de Hutting ; car elle monte le courrier même quand il n'y a pas d'ascenseur (ce qui arrive souvent) et il est rare qu'une journée se passe sans qu'elle rende visite à Madame Orłowska, à Valène ou à Mademoiselle Crespi, profitant de l'occasion pour leur monter leur courrier.

Cela n'a évidemment pas beaucoup de conséquences pratiques, sauf pour la concierge elle-même, qui sait une

fois pour toutes qu'elle ne doit pas compter sur de grosses étrennes de la part de Hutting et des Plassaert. C'est un de ces clivages à partir desquels s'organise la vie d'un immeuble, une source de toutes petites tensions, de micro-conflits, d'allusions, de sous-entendus, d'accrochages ; cela fait partie de ces controverses parfois âpres qui secouent les réunions de copropriétaires, comme celles qui s'élèvent au sujet des pots de fleurs de Madame Réol, ou de la motocyclette de David Marcia (avait-il ou n'avait-il pas le droit de la ranger dans l'appentis qui jouxte la courette aux poubelles ? La question, aujourd'hui, ne se pose plus, mais pour tenter d'y répondre une bonne demi-douzaine de conseillers juridiques furent consultés en pure perte), ou encore des désastreuses habitudes musicales du débile qui vit au deuxième droite au fond de la cour et qui, à certaines époques indéterminées et pour des périodes d'une durée imprévisible, se sentirait en état de manque s'il n'écoutait pas trente-sept fois de suite, de préférence entre minuit et trois heures du matin, *Heili Heilo*, *Lili Marlène* et autres joyaux de la musique hitlérienne.

Il y a des clivages plus discrets encore, presque insoupçonnables : les anciens et les nouveaux, par exemple, dont le partage relève de l'impondérable : Rorschash, qui a acheté ses appartements en 1960, est un « ancien », alors que Berger, qui est arrivé moins d'un an plus tard, est un « nouveau » ; et encore Berger s'est-il installé tout de suite, alors que Rorschash a fait des travaux pendant plus d'un an et demi ; ou bien le côté des Altamont et le côté des Beaumont ; ou bien l'attitude des gens pendant la dernière guerre : des quatre qui vivent encore aujourd'hui dans l'immeuble et qui étaient alors en âge de prendre parti, un seul s'engagea activement dans la Résistance, Olivier Gratiolet, qui fit marcher dans sa cave une imprimerie clandestine et qui garda pendant presque un an sous son

lit, démontée, une mitrailleuse américaine qu'il avait transportée, en pièces détachées, dans un cabas à provisions. Véra de Beaumont, par contre, afficha volontiers des opinions pro-allemandes et se montra à plusieurs occasions en compagnie de Prussiens impeccables et haut gradés ; les deux autres, Mademoiselle Crespi et Valène, furent plutôt indifférents.

Tout cela fait une histoire bien tranquille, avec ses drames de crottes de chien et ses tragédies de boîtes à ordures, la radio trop matinale des Berger et leur moulin à café qui réveille Madame Réol, le carillon de Gratiolet dont Hutting ne cesse de se plaindre, ou les insomnies de Léon Marcia que les Louvet supportent difficilement : pendant des heures et des heures, le vieil homme fait les cent pas dans sa chambre, va dans la cuisine prendre un verre de lait dans le réfrigérateur, ou dans la salle de bains pour se passer de l'eau sur le visage, ou met en marche la radio et écoute, tout bas mais encore trop fort pour ses voisins, des programmes crachotants venus du bout du monde.

Dans toute l'histoire de l'immeuble il y eut peu d'événements graves, sinon les petits accidents consécutifs aux expériences de Morellet et, bien avant, vers la Noël 1925, l'incendie du boudoir de Madame Danglars, qui est aujourd'hui la pièce où Bartlebooth reconstruit ses puzzles.

Les Danglars dînaient en ville ; la pièce était vide, mais un feu préparé par les domestiques flambait dans la cheminée. On expliqua l'incendie en supposant qu'un brandon passa pardessus le grand pare-feu rectangulaire en métal peint placé devant la cheminée et retomba dans un vase posé sur une table basse : le vase, malheureusement, était plein de magnifiques fleurs artificielles qui s'enflammèrent instantanément : le feu se

communica au tapis cloué et à la toile de Jouy qui était tendue sur les murs et qui représentait une scène champêtre et antique : un faune bondissant, un bras sur la hanche, l'autre joliment courbé au-dessus de sa tête, des moutons paissant au milieu desquels se trouvait une brebis sombre, une faucheuse ramassant de l'herbe avec une faucille.

Tout brûla, et surtout le plus précieux bijou de Madame Danglars : un des 49 œufs de Pâques de Carl Fabergé, un œuf de cristal de roche, contenant un buisson de roses ; lorsque l'on ouvrait l'œuf, les roses formaient un cercle au centre duquel apparaissait tout un groupe d'oiseaux chantants.

Seul fut retrouvé un bracelet de perles que Monsieur Danglars avait offert à son épouse pour son anniversaire. Il l'avait acheté à la vente d'un des descendants de Madame de La Fayette à qui elles auraient été données par Henriette d'Angleterre. Le coffret dans lequel elles étaient renfermées avait parfaitement résisté au feu, mais elles étaient devenues entièrement noires.

La moitié de l'appartement des Danglars fut ravagé. Le reste de l'immeuble ne souffrit pas.

Valène, parfois, rêvait de cataclysmes et de tempêtes, de tourbillons qui emporteraient la maison tout entière comme un fétu de paille et feraient découvrir à ses habitants naufragés les merveilles infinies du système solaire ; ou bien une fissure invisible la parcourrait de haut en bas, comme un frisson, et avec un craquement prolongé et profond, elle s'ouvrirait en deux, s'engloutirait lentement dans une béance innommable ; alors des hordes l'envahiraient, des monstres aux yeux glauques, des insectes géants avec des mandibules d'acier, des termites aveugles, des gros vers blancs à la bouche insatiable : le

bois s'effriterait, la pierre deviendrait du sable, les armoires s'écrouleraient sous leur propre poids, tout retomberait en poussière.

Mais non. Rien que ces disputes sordides à propos de baquets, d'allumettes et d'éviers. Et, derrière cette porte à jamais close, l'ennui morbide de cette lente vengeance, cette lourde affaire de monomanes gâteux ressassant leurs histoires feintes et leurs pièges misérables.